



ATD Quart Monde Wallonie-Bruxelles a.s.b.l.

Alphabétisation et exclusion

Travail collectif
coordonné et finalisé
par **Monique De Smedt**

Collection « Regards croisés »

Cette publication relève de la loi du 30 juin 1994 relative au droit d'auteur.

Cette loi précise entre autres que l'auteur *"dispose du droit au respect de son œuvre lui permettant de s'opposer à toute modification de celle-ci"* et qu'il a *"le droit de s'opposer à toute déformation, mutilation ou autre modification de cette œuvre ou à toute autre atteinte à la même œuvre, préjudiciables à son honneur ou à sa réputation."*

Elle rappelle que, sauf accord explicite de l'auteur, sont seules autorisées les courtes citations *"effectuées dans un but de critique, de polémique, de revue, d'enseignement, ou dans des travaux scientifiques, conformément aux usages honnêtes de la profession et dans la mesure justifiée par le but poursuivi (...). Les citations visées devront faire mention de la source et du nom de l'auteur."*

Ce document s'adresse au monde associatif, aux citoyens, aux professionnels, à tous ceux qui s'engagent pour le respect de la dignité de chacun et agissent pour que les droits fondamentaux soient effectivement assurés à tous.

Ce document forme un tout dont chaque élément doit être situé dans son contexte.

Ancrée dans la vie, la connaissance bâtie sur l'engagement et l'action est en construction permanente.

Le travail présenté a pour premier objectif d'alimenter et de soutenir les engagements des uns et des autres, pour faire progresser les droits de l'homme et la lutte contre la misère et l'exclusion.

Nous avons fait le choix de diffuser largement ce travail non seulement pour faire connaître l'expérience et la pensée des personnes très pauvres (et de ceux qui s'engagent à leurs côtés) mais aussi pour qu'il soutienne et inspire d'autres démarches de connaissance qui renforcent les projets et les combats menés avec eux et à partir d'eux.

Nous vous proposons de découvrir dans notre collection "documents de référence" quelques textes qui situent clairement les enjeux de telles démarches et leurs exigences pour qu'elles servent réellement les plus pauvres et contribuent effectivement à lutter contre la misère et l'exclusion.

La collection **Regards croisés** confronte les points de vue de différents acteurs sur une même question, y compris celui de personnes vivant la pauvreté.

Christiane Baton, Nathalie Camberlin, Patricia Chvedco, Gilbert Couturiaux, Patrick Godefroid, Jules Lepas, et Jean-Michel Vray se sont inscrits ou auraient voulu s'inscrire dans une démarche de formation. Ils ont dialogué avec Claude Bauwens, Monique De Smedt et Marie-Agnès Tilte, engagés avec eux dans la durée au sein du mouvement ATD Quart Monde pour lutter contre la grande pauvreté et l'exclusion. Pour aboutir à la production de ce document, tous ont réfléchi ensemble en confrontant leurs expériences et celles de leur entourage.

Leur travail s'est aussi appuyé sur les documents suivants :

- « Le Croisement des Savoirs – Quand le Quart Monde et l'Université pensent ensemble » Ed. de l'Atelier / Ed. Quart Monde, Paris, 1999, 525 p
- « Faire grandir nos enfants – 1^{ère} partie : placement – école » ATD Quart Monde 2006
- « Pour un bon développement du petit enfant – obstacles liés à la grande pauvreté et pistes d'action » ATD Quart Monde 2006
- « Echech scolaire des enfants vivant dans la grande pauvreté » Dominique Visée in « Le Journal de l'Alpha » – mars 2007

Introduction : notre démarche

Nous sommes dix membres du Mouvement ATD Quart Monde, très différents les uns des autres mais tous engagés au coude à coude, dans la durée, pour lutter contre la pauvreté et l'exclusion sociale. La majorité d'entre nous les vivent encore aujourd'hui. Plusieurs se sont inscrits, au moins pour un temps, en tant qu'adultes, dans une démarche d'apprentissage et de formation. Mais aujourd'hui encore, certains d'entre nous n'ont toujours pas appris à lire et écrire.

Nous savons combien l'instruction est importante. Aujourd'hui, tout le monde a besoin de savoir lire, écrire, compter, et bien plus encore... La privation de l'accès effectif à l'instruction représente non seulement une violation majeure des Droits de l'Homme, mais aussi une des causes profondes de la persistance de la grande pauvreté, violation massive de l'ensemble des droits fondamentaux.

Or, nous constatons que dans notre pays (entre autres), un grand nombre d'adultes en situation de pauvreté n'ont guère appris à l'école. De plus, ils sont très, très peu présents dans les cours d'alphabétisation. Quant à ceux qui vont jusqu'au bout du processus de formation, ils sont encore moins nombreux.

Il nous paraît donc nécessaire et urgent de chercher comment assurer l'accès à l'instruction aux adultes qui en ont été privés jusqu'à maintenant.

Nous ne prétendons pas faire le tour de la question. Nous souhaitons simplement apporter notre contribution pour faire

mieux comprendre ce qui fait obstacle et ouvrir quelques pistes d'action.

Tous les dix, nous avons réfléchi avec d'autres sur ce thème, en particulier avec des personnes de notre entourage. Nous avons d'abord travaillé par deux ou trois, puis nous nous sommes tous réunis pour confronter nos expériences et nos réflexions. Nous avons ainsi mis en évidence plusieurs points qui nous ont paru particulièrement importants à faire connaître à ceux qui portent le souci que tout le monde puisse apprendre. Nous avons cherché, en particulier, pourquoi les personnes vivant la pauvreté et l'exclusion que nous connaissons veulent apprendre, pourquoi c'est tellement difficile pour elles et ce qui a permis à certaines de commencer et, parfois, de tenir dans une formation.

Tous ces points ont été repris dans un premier document que nous avons relu, complété, revu... en associant encore quelques autres personnes à cette dernière étape.

C'est le résultat de tout ce travail que vous allez découvrir dans les pages qui suivent¹.

¹ En italiques, vous trouverez la formulation d'un apport précis de l'un d'entre nous que nous avons conservée lorsqu'elle nous semblait forte et précise, ou parce que l'exemple donné concrétisait bien notre réflexion collective. Les noms repris dans les exemples sont des noms d'emprunt.

Tout le monde veut savoir lire, écrire, compter... et bien plus !

Le grand malentendu

Certains imaginent que les parents du milieu de la pauvreté ne sont pas conscients de l'importance d'apprendre pour leurs enfants et pour eux-mêmes. En réalité, pour beaucoup, l'école a été lieu de souffrance plutôt que d'apprentissage. Lorsqu'ils n'y ont vécu qu'échecs et humiliations, ils veulent en protéger leurs enfants.

« Mr Vanderelst n'envoyait que rarement à l'école Caroline, sa fille de 11 ans. Le corps enseignant en avait conclu qu'il ne se préoccupait pas de la scolarité de sa fille. Ce qu'il ne savait pas et n'aurait peut-être pas compris, c'est que ce père de famille s'était endetté pour acheter ordinateur et connexion internet « pour que Caroline puisse apprendre », alors que lui-même ne touchait pas à la machine. Mr Vanderelst voulait de toutes ses forces que sa fille apprenne mais lui-même était sorti de l'école sans savoir lire, il voyait sa fille malheureuse quand elle allait en classe, alors il cherchait d'autres moyens. »

Aujourd'hui comme hier, trop souvent, des personnes qui souffrent terriblement du manque d'instruction sont jugées coupables de leur ignorance : on leur reproche de ne pas faire ce qu'il faudrait pour apprendre, de manquer de motivation. On n'imagine pas les obstacles qu'elles doivent surmonter, on ne voit pas leurs efforts quand ceux-ci ne donnent pas de résultat.

Ou encore, elles sont déclarées incapables d'apprendre d'autant plus facilement qu'enfants, elles ont été orientées vers l'enseignement spécial, normalement prévu pour des enfants

souffrant d'un handicap, mais où se retrouvent massivement des enfants issus de milieux défavorisés. Pourtant, lorsque les conditions nécessaires sont réunies, ces personnes commencent à apprendre. Elles manifestent alors non seulement leurs capacités, mais aussi l'insupportable injustice qui leur a été faite.

Apprendre : un droit, une nécessité pour mettre fin à la grande pauvreté.

Résister, lutter pour donner à ses enfants un meilleur avenir, c'est le combat quotidien de tous ceux qui vivent la pauvreté et l'exclusion.

« Je fais tellement d'efforts que j'en deviens fou. Je veux apprendre pour savoir comment faire pour que nos efforts soient plus utiles. »

Pour nos enfants, d'abord

En permanence et quel que soit le thème abordé, et souvent qu'ils aient ou non des enfants, ceux qui vivent la pauvreté et l'exclusion sociale rappellent que s'ils veulent que ça change, c'est d'abord pour les enfants, pour leur avenir.

« Pourquoi c'est important d'apprendre ? Pour ne plus avoir la même vie et pour que mes enfants n'aient plus la même vie.

J'aimerais apprendre, pour les enfants, pour leur avenir. Si je ne sais pas lire, mes enfants ne peuvent pas apprendre. Quand l'école m'écrit quelque chose d'important, je ne peux pas lire... »

« Ma fille revient avec des devoirs et je ne peux pas l'aider, et elle se sent mal. »

« J'en pleure de ne pas pouvoir aider mes enfants. »

« Si on veut arriver à ce que les enfants sachent lire et écrire, il faut que nous, on apprenne. »

« La priorité, c'est aider les enfants à apprendre dans la vie. Quand tu n'as pas de travail, tu es au CPAS, tu touches ton allocation mais tu ne fais rien. Je veux apprendre pour apprendre aux enfants à ne pas être au CPAS ou au chômage. Je veux qu'ils aient un métier. »

Pour être libre et participer

Celui qui ne sait pas lire dépend des autres pour les choses les plus importantes, les plus intimes de sa vie.

« Quand on apprend, on est libre et on peut faire ses propres choix dans la vie. »

« J'aimerais apprendre pour ne plus montrer mon courrier aux gens. »

« Quand tu dois remplir un bulletin de versement, c'est gênant. »

« Pour lire le courrier, il faut demander, mais parfois les gens vont raconter ce qu'ils ont appris de ta vie, c'est difficile d'avoir quelqu'un de confiance. »

« J'ai reçu une lettre d'un amoureux, j'ai dû demander à une copine de me la lire. »

Nous connaissons de nombreux exemples où des personnes ont signé des documents extrêmement importants – accord de placement d'enfants ou même d'adoption, choix d'orientation en enseignement spécial, contrats d'intégration... sans savoir réellement ce qu'elles signaient.

« Avec les gens de la Justice, on signe et on ne sait pas quoi, et après on est coulé. Si nous on savait lire, cela n'arriverait plus... »

« Si on savait lire, on ne signerait pas n'importe quoi ; il y en a qui en profitent. »

Pour être libre, il ne suffit cependant pas de savoir. Ceux qui ont l'expérience d'être comptés pour rien savent que la misère et l'exclusion ne reculeront que s'ils sont pris au sérieux.

« Nous voulons participer avec d'autres : quand on sait plus de choses, on sait plus échanger avec d'autres. Nous avons besoin d'apprendre pour pouvoir donner et recevoir. Pour participer et être acteur avec d'autres. Quels autres ? Ceux qui sont différents, qui n'ont pas la même expérience de vie que nous mais aussi les membres de notre famille. Être acteur ? C'est parler et agir, c'est ne pas être un figurant. Le figurant n'a pas plus de valeur que le décor aux yeux des autres. »

« Quand on n'a pas appris, on ne compte pas aux yeux des autres, on se fait rouler, on se fait avoir, on est utilisé. »

« Quand on n'a pas appris, c'est difficile de faire entendre son avis, il y a des mots que les autres utilisent et qu'on ne comprend pas. »

« Nous avons besoin d'apprendre pour qu'on écoute et qu'on comprenne ce que nous disons, et comprendre le pourquoi de ce que les autres décident, pour qu'on puisse vraiment discuter ensemble, pour que ça se bouge, pour que ça change pour les enfants. »

Pour pouvoir utiliser d'autres outils

« Quand j'ai vu tout ce qu'il fallait faire pour trouver du travail : écrire un CV, écrire une lettre pour expliquer, lire les petites annonces, aller sur internet... C'est une injustice par rapport à ceux qui ne savent pas lire ou écrire : tous les outils sont là pour t'aider à trouver du travail, mais dans les bureaux beaucoup ne sont pas conscients que les gens qui ne savent pas lire ne peuvent pas les utiliser. Le final de tout ça, c'est que tu risques de perdre ton allocation de chômage. »

Pour prouver nos capacités

Tout au fond d'elles-mêmes, les personnes les plus méprisées, les plus exclues refusent de se laisser complètement anéantir. « *On n'est pas des chiens, quand même !* » Et au moins quand, ne fût-ce qu'une fois dans leur vie, elles ont rencontré quelqu'un qui croyait en elles, des personnes trop vite déclarées « incapables » veulent prouver leurs capacités. D'abord leurs propres capacités.

« Au professeur qui m'avait dit que je ne serais jamais capable d'apprendre, que ce n'était pas la peine d'essayer avec moi, je voulais montrer qu'il s'était trompé. »

« Je veux prouver qu'étant plus jeune, j'aurais pu le faire. J'ai fait le professionnel, j'aurais pu faire le général. C'est important pour moi de me prouver que je suis capable de le faire. C'est important pour se donner à soi-même de l'énergie, des forces pour avancer. »

Mais elles ont aussi le sentiment qu'en apprenant, c'est tout leur milieu qu'elles font avancer.

« Je voulais prouver qu'on peut y arriver. »

« Je veux apprendre pour enlever l'étiquette qu'on nous met sur le dos. »

« Les professeurs pensaient que dans ma cité, on était tous des incapables. Je voulais leur prouver que ce n'était pas vrai. »

Apprendre, bien plus que savoir lire, écrire et compter

Tout enfant naît curieux, plein d'envie d'apprendre, de découvrir le monde, il a des rêves d'avenir. Mais « *Quand j'étais à l'école, j'avais ce sentiment quand j'écoutais les autres, que moi je n'avais pas ce que les autres avaient. Je me demandais pourquoi. Cela me restait au fond. Si personne ne vient, cela reste au fond.* »

Quand on commence à apprendre, tous ces désirs oubliés remontent à la surface :

« Et puis j'ai rencontré quelqu'un qui m'a proposé de faire des marches, des découvertes, des sorties, etc. Alors, c'est comme si quelque chose s'ouvrait dans la tête, je voulais tout connaître et je me suis dit : c'est ça la richesse de l'esprit². »

« Explorer l'imaginaire, c'est quelque chose qui motive. C'est ma force de pouvoir le faire ressurgir. Ma passion, ce sont les nouvelles technologies. C'est le futur : quand on fait évoluer les choses, on peut aller très loin. Ce sont les technologies, les avancées médicales. Faire des découvertes, chercher l'inattendu. C'est vrai pour la biologie, pour la mécanique... J'ai envie d'apprendre les sciences, d'explorer. Apprendre la mythologie, cela ouvre beaucoup. »

« Moi j'aimerais apprendre la mécanique, apprendre les moteurs et passer mon permis. »

Jusqu'au diplôme

« Quand on n'a pas de diplôme, on peut dire qu'on connaît des choses, on doit toujours prouver qu'on est capable. »

« Quand on fait une formation, c'est important d'aboutir à un papier valable, c'est honorant. »

« J'ai un papier, mais ce n'est pas un diplôme, on ne veut pas m'engager avec ça, ça ne me sert à rien. Nous avons besoin d'un papier, pas pour dire que nous avons suivi des cours, mais que nous avons réussi. »

« Je me disais que sans le CEB³, je n'irais pas loin, alors je le voulais absolument. Pour moi, c'était la base, la rampe de lancement. Ce n'est pas pareil qu'une formation où tu n'as

² « Culture à contre-courant » Y. De Vuyst et H. Guichard – ATD Quart Monde 2003

³ Certificat d'Etudes de Base = diplôme de réussite de l'enseignement primaire

pas de diplôme. C'est une grande fierté. Avoir un diplôme, cela m'a mis en valeur par rapport aux autres et par rapport à moi-même. Face à ton parcours, le diplôme dit que tu as réussi. Mais pour passer d'un niveau à l'autre, c'est souvent un vrai combat. »

Pour permettre à chacun d'apprendre, lutter contre la pauvreté et l'exclusion sociale

S'il est important d'apprendre pour pouvoir vaincre la misère, vivre dans la pauvreté, être exclu, cela représente bien des obstacles à l'apprentissage, tant pour les enfants que pour les adultes.

Dans cette partie, nous allons décrire un certain nombre de difficultés, non pour provoquer la pitié mais pour faire comprendre ce que sont les obstacles que certains doivent affronter et pour chercher ce qui peut permettre de les dépasser : *« Il faut que les professeurs comprennent ça. »*

Les conditions de vie et le manque de moyens

« Quand on vit dans la misère, ce n'est pas facile d'apprendre : si on manque de moyens, on ne va pas mettre l'enfant à l'école, on va le garder à la maison pour ne pas montrer les difficultés. »

« J'aurais voulu apprendre. Mais pour le moment, ce n'est pas possible avec les enfants, le déménagement... »

« On doit tout le temps déménager. »

« Quand j'ai été en formation, à un moment donné, comme j'éleve mes enfants seule, je devais choisir : ou bien aller au

cours, ou bien régler ce qu'il fallait pour rester en sécurité en famille. Le choix est vite fait !

Quand tu reçois 36 papiers à régler, que tu n'as pas de voiture, tu dois courir et tu ne vas pas au cours. Pour plusieurs c'est comme ça ; plein d'imprévus dans la vie où tu dois choisir.

Il faut encore trouver des crèches pour les enfants et c'est payant, il faut avoir les moyens...

Quand on voit les horaires des formations, il y a des jeunes mamans qui doivent en même temps aller à la sortie de l'école. »

« Beaucoup est lié ensemble, l'enseignement est lié à beaucoup de choses. Par exemple, pour faire des études, il faut avoir la capacité de payer, acheter des livres, et ce n'est pas facile pour tout le monde. Cela fait déjà beaucoup. Et en plus des frais de matériel scolaire, il y a la question de l'habillement. On peut dire que c'est superficiel, mais... »

Les soucis

« Les professeurs doivent tenir compte de tout ce qu'on a dans la tête, on vient la tête remplie avec tout ça. »

« Déjà tout petit, on avait des problèmes et quand on a des problèmes chez soi, on est mal dans sa peau. »

« Quand on a des soucis à la maison, on tient tout pour soi, ça nous travaille. »

« Comment veut-on qu'on apprenne quelque chose quand on rumine tout ce qui se passe à la maison ? »

« Il y a toujours la peur du placement : pour soi quand on est enfant, pour ses enfants quand on est parent. J'ai tout le temps la peur dans la tête, c'est une peur que j'ai depuis que je suis petit. »

« On veut apprendre pour les enfants, mais on a plein de soucis avec les enfants alors c'est difficile d'apprendre. »

« Les soucis qu'on a dans la tête, c'est tous les jours... »

Permettre à tous d'accéder à l'instruction nécessite donc de garantir à tous des conditions de vie dignes, les moyens d'assumer ses responsabilités – en particulier ses responsabilités familiales. Voici qui est sans doute un objectif politique, mais il nous concerne tous en tant que citoyens d'un état démocratique, d'autant plus que notre pays a inscrit les droits économiques, culturels et sociaux dans sa constitution.

Abandon, exclusion et mépris

Les personnes et familles qui vivent la pauvreté ne souffrent pas seulement du manque de moyens matériels et des soucis qui envahissent la tête. L'abandon et les humiliations qu'elles ont vécus, qu'elles vivent encore, sont des signes de mépris et d'exclusion. Cela marque les personnes au plus profond d'elles-mêmes.

« J'ai vécu beaucoup d'humiliations - dans toute la vie, c'est plus large que rien que l'école – et c'est cela, en fait, qui empêche d'apprendre. »

« Beaucoup de ma génération ont eu des difficultés pour apprendre. »

« Qu'est-ce qui fait que certains ne savent pas lire ? A l'école, on les a laissés de côté, ils étaient moqués par les autres élèves, poussés dans la cour par les autres. Ceux qui sont repoussés comme ça, éloignés par les autres, cela les empêche d'apprendre. »

« C'est un résidu lointain : j'ai cru que je n'étais pas capable car je n'avais pas la confiance des autres, surtout de ceux qui sont sensés enseigner ! Je me rappelle, quand j'étais en 3^{ème} primaire, cela a été le début de la chute, le prof ne croyait pas en mes capacités. »

Dans les cours d'alphabétisation comme dans le reste de la société, ceux qui vivent la pauvreté sont regardés, jugés.

« A midi, il y en a qui rient et qui disent : « C'est encore du pain du Dial⁴ ! »

L'école a été une expérience terrible, pour certains.

« A l'école, mes profs, le directeur, ils n'avaient pas confiance. Cela te marque beaucoup quand on te dit que tu n'es pas capable : t'es capable à rien faire. Après que le prof ait dit ça, je ne faisais plus rien. Je restais toute la journée dans la cour, assis sur une poubelle : personne ne me veut, je reste sur ma poubelle ! Un jour, le directeur a été me chercher une nouvelle poubelle. « Tiens, c'est pour toi ». Je me suis dit : il me prend vraiment pour un con. Après, le directeur m'a appelé au bureau et il m'a dit : voilà, si tu ne vas pas dans une classe, tu feras ça pour moi... J'ai signé un papier : tout ce qu'il me demandait, je devais le faire, sinon je serais renvoyé de l'école, et je ne voulais pas être renvoyé de l'école, je ne voulais pas traîner dans la rue, j'avais peur de le dire à mon père, ma mère, mes frères... Le directeur me demandait de déboucher les cabinets bouchés, à la main, je n'avais pas de gants, j'ai attrapé de l'eczéma. Je devais faire ses courses. C'était un contrat que j'avais signé. J'avais 15 ans et ça fait mal, les affronts. »

« Dans cette école, quand Lucie arrive, on lui fait prendre un bain. On parle sur ses parents. Toutes des affaires comme cela, cela salit l'enfant. »

Un grand nombre d'enfants qui vivent la pauvreté sont orientés vers l'enseignement spécial.

⁴ Dial : magasin vendant des articles à bas prix

« J'ai vu mettre en enseignement spécial beaucoup d'enfants qui pourtant, avaient de grandes capacités. Plein de gens qu'on a mis en enseignement spécial montrent des preuves d'intelligence, ils ont une capacité à résoudre les problèmes auxquels ils doivent faire face. »

« Quand un enfant a des difficultés de suivre, on le met au fond de la classe et madame ne s'en occupe pas. Il doit aller dans l'enseignement spécial pour rattraper son retard. »

« On nous prend pour des handicapés mais on n'est pas des handicapés. »

« Quand on ne sait pas lire, on a l'impression d'être handicapé. »

L'échec vécu a provoqué d'autant plus de découragement que l'on est resté longtemps à l'école.

« Quand j'étais à l'école, je n'étais pas rapide. Je n'arrivais pas à copier au tableau, ils essayaient avant que j'aie eu le temps. Finalement, j'en ai eu marre, ras-le-bol... »

« J'ai été longtemps à l'école. Jusqu'à 20 ans ! Je n'ai jamais compris. Je suis lent, je n'ai jamais pu écrire vite. »

Lorsqu'enfant, on a vécu l'échec et l'humiliation à l'école, la peur et la honte restent toute la vie. Essayer d'apprendre, c'est prendre le risque de revivre cette souffrance.

« Beaucoup ne viennent pas parce qu'ils ont peur, c'est une honte pour un Belge de ne pas savoir lire. »

« La honte se prolonge quand on est adulte. »

« Les regards et les jugements, comme adultes, c'est difficile à vivre aussi. »

« On a encore toujours peur qu'on se foute encore de nous. »

Plusieurs de ceux qui, à un moment donné, ont participé à un groupe de formation pour adultes, ont arrêté plus ou moins

rapidement parce qu'ils y ont vécu le même abandon, la même exclusion que ceux qu'ils avaient connus durant l'enfance.

« Dans ce groupe d'alpha, c'était comme à l'école : beaucoup de personnes se retrouvaient en fond de classe, on sait que là se retrouvent les plus rejetés. Les profs baissaient les bras à la première difficulté, favorisaient les meilleurs et délaissaient les plus faibles. »

Permettre à tous d'accéder à l'instruction nécessite donc de respecter profondément non seulement chaque personne, mais aussi sa famille, son milieu, et de les faire respecter. Lorsque quelqu'un a tellement vécu d'échecs, il a besoin de rencontrer sur sa route des personnes qui croient en lui plus que lui-même et qui portent particulièrement le souci de ceux qui éprouvent le plus de difficultés. Des expériences positives que nous développerons plus loin montrent que c'est possible, certains l'ont vécu.

Croire et savoir qu'il est possible d'apprendre.

Apprendre, c'est possible

Pour entrer dans une démarche de formation, il ne suffit pas d'entendre dire que c'est possible, de manière générale. Celui dont le parcours scolaire est particulièrement marqué par les échecs et les abandons doit pouvoir croire qu'apprendre, c'est possible pour lui, personnellement.

Nous l'avons vu plus haut : pour apprendre, les obstacles à franchir sont considérables. L'envie d'apprendre ne suffit pas : nul ne peut investir les efforts énormes nécessaires pour

tenter de franchir ces obstacles s'il n'est pas convaincu que ces efforts peuvent donner résultat. Il est donc indispensable que les personnes les plus marquées par l'échec vivent des expériences de réussite AVANT de pouvoir rejoindre une formation organisée. L'exemple de Dominique est significatif. *« Un prof de l'école où j'étais avant m'avait dit que j'étais un incapable. Cela m'a marqué toute la vie, ça m'est resté dans le cerveau. Je l'avais toujours en tête. Mais on m'a prouvé le contraire. Le déclic, c'est que j'ai vu que ce n'était pas vrai. Il m'a fallu du temps. Ce n'est pas venu le premier jour.*

Il y a eu des personnes qui m'ont fait confiance. » Dominique a été choisi pour être délégué à une rencontre internationale. Pour pouvoir assumer ce rôle, la responsable de son groupe lui a demandé de « marquer ce qui était important » pour pouvoir le retenir et le redire aux autres après son retour. Elle disait : tu marques comme tu veux : un dessin, un mot, deux ou trois phrases... *« Je me demandais pourquoi. Elle savait quand même que je n'étais pas capable, alors pourquoi elle me disait ça ? J'ai recopié une phrase, quelque chose que j'avais trouvé bien, qui me plaisait. La responsable a dit : c'est bien ! »*

Durant cette rencontre, tous les soirs, quelqu'un envoyait un résumé de la journée aux personnes restées au pays. Quelqu'un a aidé Dominique à écrire son propre texte sur l'ordinateur : il lui avait écrit son message en majuscules, et l'encourageait pendant que Dominique recherchait les lettres sur le clavier. *« C'est comme ça que j'ai pu le faire : quand tu as quelqu'un derrière toi...J'ai trouvé ça bien, ça voulait dire qu'on avait confiance en moi. Quand quelqu'un écrit une phrase, c'est prouver qu'il peut y arriver. »*

Dominique assumait déjà des responsabilités dans son quartier, dans sa ville, avant de participer à cette rencontre internationale. En particulier, il recueillait l'expérience et les réflexions de familles vivant de très grandes difficultés,

auxquelles il rendait visite. A son retour, il a décidé de s'inscrire en alphabétisation, pour pouvoir mieux assumer sa responsabilité.

Un an plus tard, devant une centaine de personnes rassemblées pour l'Université Populaire Quart Monde⁵, il lit seul à haute voix un texte de plusieurs lignes.

« C'est comme ça que j'ai pu lire le texte. C'était pour montrer que j'étais capable et je voulais apprendre à d'autres qui ne savaient pas lire qu'on pouvait y arriver. »

Ces minutes sont un grand moment. Le silence et l'écoute sont impressionnants. Des personnes qui ne savent pas lire se redressent : Dominique soulève le poids qui les écrasait : si quelqu'un comme lui a pu apprendre, alors, peut-être que c'est possible pour elles aussi ?

Ne pas être seul

Vouloir apprendre, oser croire qu'apprendre est possible pour soi ne sont cependant pas encore suffisants pour pouvoir accéder à des formations. Il faut aussi avoir accès aux informations nécessaires.

« Il faut savoir où aller, faire des démarches... Il y a des centres, on me l'a dit, mais je ne sais pas où. »

« Quand je vois les difficultés que j'ai eues pour trouver une formation en sachant lire... Pour celui qui ne sait pas lire, c'est quasi impossible. Il y a beaucoup de choses que je ne savais pas, que j'ai découvert parce que je savais lire et écrire, ou que j'ai connu Pascale. On a besoin de connaître des personnes. »

⁵ Lieux de rassemblement et de formation du Mouvement ATD Quart Monde, où des personnes très pauvres prennent la parole, réfléchissent et dialoguent avec des participants de tous milieux sociaux, sur différents thèmes d'actualité, pour pouvoir mieux lutter contre la misère et l'exclusion.

Pour la plupart, les informations utiles sont données par quelqu'un de proche, au cours d'une rencontre. Les informations diffusées par les médias n'atteignent guère les personnes qui disposent de très peu de moyens. « *A la télévision ? Non, je n'ai jamais rien entendu.* »

Lorsqu'on dispose de l'information nécessaire, il faut encore rassembler tout son courage pour oser faire le pas d'aller vers des personnes inconnues, dans un lieu inconnu, pour entamer une démarche qui provoque bien des angoisses.

« *Je ne connais pas les gens. On va me prendre pour un con. Je suis gêné. Je veux apprendre quand je suis seul avec quelqu'un, pas devant tout le monde : pour qu'ils se foutent de moi ?* »

Le pas est moins dur à franchir quand on n'est pas seul.

« *J'ai déjà essayé, avec Bruno, un copain.* »

« *Beaucoup de familles (vivant également de grandes difficultés) sont avec moi, elles me disent de ne pas baisser les bras. Il faut quelqu'un derrière toi pour ne pas baisser les bras, quelqu'un qui te dise : vas-y, vas-y !* »

Plusieurs personnes qui ont entamé une démarche de formation racontent d'ailleurs que leur premier « professeur » a été quelqu'un de leur entourage. Certains, ensuite, s'engagent pareillement à leur tour.

« *J'avais commencé à apprendre avec Jeremy. Maintenant qu'il est décédé, je n'ai plus personne derrière moi.* »

« *J'apprends un peu avec Rachel, ma voisine.* »

« *Après que j'aie commencé, j'ai passé ma farde à Anne et je lui ai donné des travaux à faire. Et chaque fois que j'allais chez elle, elle me lisait un petit texte.* »

Pour permettre à chacun d'apprendre, il est donc nécessaire de briser l'isolement dans lequel trop de personnes et familles très pauvres sont enfermées. Elles ont besoin de pouvoir compter sur des amis, des soutiens, dans leur quartier, dans leur milieu de vie.

Dans un groupe d'alphabétisation

Des moments délicats

Lorsque quelqu'un ose pousser la porte d'un cours d'alphabétisation, qu'il y reste ou non dépend aussi de ce qu'il va y trouver.

« La première chose, quand je suis entré, on m'a pris dans un bureau et on m'a fait lire un petit texte. J'ai dit : je ne saurai pas. Mais j'ai su. »

Mais que se passe-t-il pour ceux qui ne savent pas lire du tout ?

« On va te demander de lire quelque chose que tu ne sais pas : tu vas être un peu gêné, ça va bloquer. »

« Il y a beaucoup d'étrangers, plus d'étrangers que de Belges. Pour moi, c'était la honte devant eux. Ils disent : tu ne sais pas lire ? Il y a des Belges qui ne savent pas lire ? Les trois quarts savent lire mais viennent apprendre le français. Toi, tu viens pour apprendre et eux ils savent, c'est une honte. »

« C'est un risque quand on s'inscrit. »

Parfois, le cours organise des activités pour lesquelles il est demandé une participation.

« Ceux qui sont au chômage, ils sont payés. Moi, je n'étais pas au chômage, je n'étais pas au CPAS, je n'avais rien, quand on faisait une visite d'une usine, c'est les profs qui

payaient, je ne donnais rien. C'était gênant. Mais pour les fêtes, on apportait chacun quelque chose, moi j'apportais des pâtes, ça ne coûte pas cher, comme ça c'était bien. »

Les contraintes administratives peuvent être mal vécues.

« L'embêtant, c'est qu'ils doivent remplir un papier que Lire et Ecrire doit rentrer je ne sais pas où. Quand quelqu'un ne veut pas donner son nom... Des fois il ne veut pas parce qu'il est mal vu, ou parce qu'il sort de prison. Le papier qu'il faut remplir, il va où ? C'est un papier qui va à l'Etat ? Tu ne sais pas, c'est inquiétant. »

Apprendre avec d'autres

Le groupe dans lequel on va vivre son apprentissage joue un rôle majeur.

« Ce qui compte pour avancer, c'est le lien entre les élèves, une classe unie va plus loin qu'une classe désunie. Une classe unie, c'est une classe où chaque élève est solidaire des autres, où il n'y a pas de compétition. Ou alors, la compétition de toute la classe, que tout le monde arrive ! L'autre compétition est malsaine, ce n'est pas gagner mais éliminer les autres, celui qui a gagné c'est celui qui a réussi à abattre ses adversaires... »

Beaucoup arrêtent de suivre les cours parce que le groupe est trop dur, ils y revivent la même exclusion que celle qu'ils ont subie durant leur enfance.

« Tu ne vas quand même pas là pour te faire du mal ? Si c'est pour te faire du mal, ce n'est pas la peine. J'ai arrêté. »

« Ils allaient trop vite. Ils avaient fait plusieurs petits groupes. Ils m'avaient mis dans un petit groupe avec d'autres qui savaient lire. Je ne suis pas retourné. Et si c'était un cours

avec tous des gens comme moi ? Alors j'y cours, j'y vais direct ! »

« On s'est foutu de moi parce que j'avais écrit F à la place de PH. Je ne suis plus retourné. »

« Je me souviens d'un homme qui sentait. J'ai dit qu'il fallait trouver une solution mais ne pas lui faire d'affront, sinon il ne viendrait plus. »

Le formateur

Dans ce contexte forcément difficile, le formateur joue un rôle majeur, mais délicat. Il est possible de blesser avec les meilleures intentions.

« La femme m'a dit devant les autres : tu ne sais pas lire ? On va t'apprendre ! J'étais gêné, j'ai arrêté. »

Ceux qui ont pu apprendre soulignent l'importance du formateur pour donner confiance, pour prendre le temps et l'attention nécessaire à chacun, mais aussi pour veiller à ce que le groupe soit respectueux de chacun.

« La première prof que j'ai eue, elle s'occupait beaucoup de moi. Elle se mettait derrière moi et elle me disait « c'est bien ». Elle écoutait. J'ai pu tenir avec elle à cause de l'amitié. Quand j'ai perdu mon papa, elle est venue à l'enterrement. Elle me disait « faut du temps ». Elle en voulait. C'est ça un bon prof, c'est comme ça que tu y arrives. C'était un bon prof parce qu'elle nous écoutait, elle entendait ce qu'on voulait et c'est comme ça que j'ai pu apprendre. Quand on ne comprenait pas, on le disait : on ne comprend pas, ça veut dire quoi ? Alors, elle nous expliquait. Tu vas là pour apprendre ! Si c'est un bon prof, il va te le dire. »

« Le prof était derrière moi, elle a dit que beaucoup de Belges ne savaient pas lire. Si le prof est derrière toi, alors ça va. »

« Cela s'est bien passé avec le professeur que j'ai eu au tout début. On n'était que 3 Belges et tous les autres étaient des étrangers. Au début, on était tous séparés, les Belges d'un côté, les étrangers de l'autre. J'en ai parlé à ma prof, et après, on s'est mélangé et ça s'est très bien passé, on s'entendait tous bien. »

Méthodologie

Si nous parlons de méthodologie, ce n'est pas par rapport à l'une ou l'autre technique d'apprentissage. Nous voulons plutôt mettre en évidence certaines conditions qui favorisent ou non l'apprentissage.

Par exemple, beaucoup refusent les méthodes qui leur donnent l'impression qu'on les prend pour des enfants.

« Dans le dernier groupe, on faisait des jeux, avec un petit bonhomme... Pour moi, ça c'est pour les petits enfants, ça m'énervait, on va à l'école pour apprendre, pas pour jouer. »

Il est important de continuer à vivre des réussites pour garder courage et confiance.

« Il faut permettre aux élèves de savoir qu'ils sont capables, en leur donnant des exercices où les preuves tomberaient dans les résultats. »

Dans une démarche longue et difficile, le temps et la stabilité sont nécessaires.

« Laisser le temps pour réussir, avec autant d'explications qu'il faut, que tu sois capable de le faire... »

« Quand on te change de groupe, après un an qu'on travaille ensemble... Ou quand tu es habitué avec quelqu'un et qu'il part, à qui tu peux encore avoir confiance ? Un autre arrive avec une autre manière et on ne sait plus... Quand on est

adulte ou enfant, quand on change le formateur en plein milieu d'année, ou qu'on change de groupe... toute la classe est chamboulée, ce n'est plus la même ambiance dans la classe. »

Une responsabilité politique

Ces derniers aspects ne dépendent pas uniquement de l'organisme de formation. Créer les conditions favorables dépend aussi de choix politiques.

« Il y a des personnes qui veulent entrer aux cours mais les professeurs ne sont pas assez nombreux. »

« Le prof venait, ne venait plus... On n'avait même pas une remplaçante. Je me suis découragé. »

« On devait faire du théâtre, c'était bien mais on a dû arrêter parce qu'il n'y avait plus de subsides et il faut de l'argent. Quand il y aura de l'argent, on va reprendre. Si on n'a pas l'argent qu'il faut, ça tombe à l'eau. Il faut l'argent qu'il faut pour que les personnes qui ont la vie difficile puissent apprendre. Sans cet argent, elles n'apprennent pas. Quand on veut réussir à faire quelque chose dans la vie et qu'on n'a pas de finances, ça tombe. »

Conclusion : pour une alphabétisation sans exclusion

Aujourd'hui encore, dans un pays tel que le nôtre, des milliers de personnes sont privées de l'accès à l'instruction, exclues de fait même des centres d'alphabétisation.

Apprendre à lire, écrire, compter... et bien plus, c'est pourtant une aspiration profonde, un besoin, un droit pour chacun, et une condition pour mettre fin à la grande pauvreté et l'exclusion.

Rendre effectif l'accès à l'instruction, pour tous sans exception, c'est un enjeu majeur mais aussi un défi qui nous concerne tous.

Pour arriver à surmonter les multiples obstacles qui se dressent sur leur chemin, les personnes vivant la pauvreté et l'exclusion sociale ont en effet besoin que s'engagent à leurs côtés, tout à la fois, des personnes de leur entourage, des associations, des formateurs, des politiques.

Ce n'est que dans la mesure où chacun s'engage dans sa vie quotidienne, dans ses propres responsabilités... que les droits de l'homme pourront devenir réalité.

Par ce travail, nous espérons y avoir contribué.

Editeur responsable :
Régis De Muylder
Av. Victor Jacobs, 12
1040 – Bruxelles

Année 2007